



LA MARIONNETTISTE DÉBRIDÉE

Gisèle Vienne crée des spectacles fusionnant théâtre, danse et arts plastiques.

Dès qu'elle entre dans ce bar, elle balaye l'espace du regard, en metteuse en scène née. Mais pour l'heure, elle s'assoit : souple et souriante, visage encadré depuis toujours par des cheveux longs. Sa chemise en coton épais est boutonnée très haut : « *Une habitude chez moi!* » lâche Gisèle Vienne qui, à 45 ans, assume depuis plus de vingt ans des créations hybrides fusionnant théâtre, danse et arts plastiques, intenses et parfois violentes, le plus souvent bouleversantes. Cette année, le Festival d'automne dresse son « portrait » en six œuvres allant de 2001 (*Showroomdummies*) à une ultime création, *L'Étang*, inspirée par la pièce de l'écrivain suisse Robert Walser (1878-1956) et interprétée par Adèle Haenel. Son arme hypnotisante? Des marionnettes réalistes à taille humaine qu'elle ne manipule jamais mais « *installe* » sur scène comme autant de miroirs démultipliant l'humanité de ses interprètes.

L'Étang, de Gisèle Vienne.

ESTELLE HANAWA

FESTIVAL D'AUTOMNE, 50^E ÉDITION

On lui a souvent dit que ses poupées, telles de petites lolitas sages ou de jeunes garçons androgynes, lui ressemblaient. Elle en rit : « *Non, vraiment, ces poupées ne sont pas des autoportraits : au début, je les ai fabriquées en m'inspirant des tableaux d'enfant du peintre belge Fernand Khnopff* » (1858-1921). Pourtant, sur leur immobilité si fascinante, elle invite le spectateur à projeter comme elle fantasmes et violences cachées. « *Mon art participe d'un combat contre la violence sociale par laquelle on vous fait entrer, de force, au sortir de l'enfance, dans un modèle présenté comme naturel. J'en ai fait moi-même l'expérience. Pas de la part de ma famille aimante mais d'une société où l'on vous demande d'être d'emblée hétérosexuelle, d'avoir des enfants ou tel type de sexualité exclusive. Dans mes spectacles, il ne s'agit pas de tout détruire, mais de changer la perception, en révélant que cet état imposé au plus intime des adolescents n'est pas une vérité en soi.* »

Gisèle Vienne met en scène depuis vingt ans les violences extrêmes que subissent les jeunes, et son œuvre, à l'heure du mouvement #MeToo, prend un relief nouveau : « *Les meurtres ou la pédophilie ont toujours existé, mais la révélation de ces crimes s'écoute davantage aujourd'hui.* » Dans *L'Étang*, où un adolescent entouré de sa fratrie rêve de suicide pour attirer l'attention d'une mère dont on comprend peu à peu le rôle ambigu, elle s'est attachée à « *déconstruire les rapports de domination engendrés dans la famille par le modèle patriarcal* ». Tout comme autrefois elle révélait avec puissance ce que des ados paumés étaient capables de faire à leurs pairs. Sur des arguments souvent écrits par l'écrivain américain Dennis Cooper, comme dans *Jerk* par exemple, terrible récit inspiré d'un fait divers texan des années 1970 où un tueur en série se sert d'un ado pour appâter les autres. Spectacle terrible, même si rien n'y est montré grâce au talent de Jonathan Capdevielle, alors manipulateur d'ours en peluches dérisoires et ventriloque jouant tous les rôles. Cet alter ego, depuis leur rencontre, au mitan des années 1990, à l'Institut international de la marionnette de Charleville-Mézières – ville natale de Gisèle Vienne –, fut l'interprète pendant quinze ans de presque toutes ses pièces. On le retrouve cet automne dans *This is How You Will Disappear*, fresque forestière inquiétante où se croisent une gymnaste, son coach et un rocker. « *Jonathan est un joueur-né et l'on rit beaucoup ensemble. Sinon, on se ferait trop de mal en montant de tels spectacles.* » Ils pratiquent l'invention débridée depuis l'époque de Charleville où ils se faisaient virer des cours : « *On s'emparait de marionnettes toutes pourries, on leur ajoutait perruque, faux cils et rouge à lèvres. On se grimait aussi... Et personne ne comprenait que notre recherche était aussi très profonde... »*

FESTIVAL D'AUTOMNE, 50^E ÉDITION

» Car ce que la jeune Gisèle Vienne – alors sortie d'études de philosophie où elle s'intéresse à Georges Bataille, esthète de l'érotisme, comme aux questions de représentation – trouve dans le monde des marionnettes, c'est « *un rituel émotionnel archaïque* ». L'art lui permet enfin « *de lier théorie et expérience* ». Et la marionnette se révèle « *un outil essentiel pour mettre en scène la relation au corps de l'autre. Car elle est à la fois l'objet artistique le plus déconsidéré et le plus populaire et l'objet le plus sacré sur lequel projeter toutes les dimensions humaines.* » Ses marionnettes ont parfois les yeux plein de larmes ou les jambes couvertes de sang...

Son père fut professeur d'allemand et militant pour la paix. Sa mère, d'origine autrichienne, est l'artiste peintre qui lui ouvre le monde des marionnettes. Un colporteur en vendait dans la rue, elle a préféré en fabriquer elle-même avec sa fille. La

En musicienne expérimentée, elle aime « composer » avec tous les outils d'expression.

L'Étang,

du 8 au 18 septembre, Théâtre Paris-Villette, Paris 19^e.

Performance,

les 24 et 25 septembre, La Station-Gare des Mines (avec le CND), Paris 18^e.

Kindertotenlieder,

du 6 au 9 octobre, Centre Pompidou, Paris 4^e.

Showroomdummies #4,

du 11 au 14 novembre, Centre Pompidou, Paris 4^e.

Crowd,

du 15 au 18 décembre, MC93 (avec le CND), Bobigny (93).

This is How

You Will Disappear,
du 6 au 8 janvier, MAC, Créteil (94).

télévision a aussi joué son rôle auprès de la jeune Gisèle : Jim Henson et son *Muppet Show* comme la série *Téléchat*, de Roland Topor, « *aux marionnettes couvrant tout le genre, de l'absurde métaphysique au comique grotesque* ». Les visites au musée ont fait le reste : les mobiles de Calder, les sculptures de Tinguely, et le travail sur la mémoire de Christian Boltanski. Mais quand l'étudiante, heureuse à Berlin qu'elle adore, choisit Charleville plutôt que l'Allemagne où elle a fait sa scolarité, c'est bien parce qu'on y apprend à construire soi-même les marionnettes et pas seulement à les manipuler.

En musicienne expérimentée (quinze ans de harpe), elle aime « *composer* » avec tous les outils d'expression : son avec les musiciens choisis, Peter Rehberg ou Stephen O'Malley, lumière avec le complice Patrick Riou. Elle admire les maîtres en la matière que sont Bob Wilson et Tadeusz Kantor (1915-1990) mais n'oserait revendiquer après eux « *l'invention du spectacle pluridisciplinaire* », pourtant dans son viseur depuis la création de sa compagnie en 1999, avec Étienne Bideau-Rey. Pour rendre la scène si dense, même quand celle-ci est vide, elle compte sur l'imaginaire de ses comédiens ou danseurs. Elle les stimule, en leur proposant de « *légers délires* » comme d'imaginer que la neige merveilleuse tombant lors de la cérémonie d'enterrement mise en scène dans *Kindertotenlieder* est « *une nuée d'insectes* ». Les corps alors s'emplissent d'autres émotions... Voilà l'une des explications possibles à l'étrangeté saisissante de son œuvre.

– **Emmanuelle Bouchez**